

Michael Seidman

L'Etrange Histoire

de « Ouvriers contre le travail »

Les vicissitudes d'un livre

The Strange History

of « Workers against Work »

The Vicissitudes of a Book

* The author wishes to thank UNCW History Department's Faculty Friday Seminar—especially its organizer, Mark Spaulding—and the Triangle Area French Cultural Studies Seminar, convened by Jim Winders and Don Reid, for their own and their groups' comments and questions on previous versions of this essay.

L'auteur souhaite remercier le séminaire du vendredi du département d'histoire de l'Université de Caroline du Nord à Wilmington (UNCW), en particulier son animateur, Mark Spaulding, et le séminaire des études culturelles françaises du Triangle, organisé par Jim Winders et Don Reid, pour leurs commentaires, individuels et collectifs, ainsi que pour leurs questions concernant des versions antérieures de cet essai.

LET ME WARN THE READER that the following essay may be judged overly autobiographical and self-referential. Historians nearly always write about other people's lives, not their own. I justify my somewhat self-indulgent focus because it may throw some light on the conditions of intellectual and professional production as well as reception. The essay also attempts to revisit aspects of labor history and its relation to theory from the 1970s to the present. Finally, it will explore the little known but intellectually active milieu of the French extreme left during the same period.

My first book, *Workers against Work: Labor in Barcelona and Paris during the Popular Fronts (WaW)*, is a scholarly monograph with, I believe, a unique history. Since its publication by the University of California Press in 1991, it has been reviled and revered, praised and pirated, trashed and translated into five languages. Its admirers have been academics, libertarians, communists, and capitalists; its detractors nearly equally heterogeneous.

WaW originated as a dissertation, which was completed in 1982 under the supervision of Arthur Mitzman of the University of Amsterdam. Its conceptualization was influenced – but not completely determined – by the post-1968 “critique of work” that I absorbed when I lived in Paris from 1979 to 1982. At that time, I became acquainted with a number of French people who redefined the future revolution simply as not laboring for wages. Their position recalled the nineteenth-century socialist demand – articulated by both Marxists and anarchists – for the abolition of wage labor. More pragmatically, to survive in an

JE DOIS AVERTIR LE LECTEUR que l'essai qui suit pourra lui paraître exagérément autobiographique et faire trop référence à ma personne. Les historiens écrivent presque toujours sur la vie des autres, non sur la leur. Cette focalisation quelque peu complaisante sur moi-même se justifie, à mon avis, par les éclaircissements qu'elle est susceptible d'apporter sur les circonstances d'une production intellectuelle et professionnelle, et de sa réception. Cet essai aborde, en outre, certains aspects de l'histoire du travail et de ses relations avec les théories des années 1970 à aujourd'hui et a finalement pour dessein d'explorer le milieu, peu connu mais intellectuellement actif, de l'extrême gauche en France durant cette période.

Mon premier livre, *Workers against Work : Labor in Barcelona and Paris during the Popular Fronts**, est une monographie universitaire dont je crois l'histoire singulière. Depuis sa parution en 1991 aux University of California Press, il a été vilipendé et loué, célébré et piraté, trahi et traduit en cinq langues. Ses admirateurs en ont été des intellectuels, des libertaires, des communistes et des capitalistes ; ses détracteurs tous plus ou moins pareillement hétérogènes.

Ouvriers contre le travail était, à l'origine, une thèse achevée en 1982 sous la direction d'Arthur Mitzman de l'université d'Amsterdam (Pays-Bas). L'idée m'en est venue, quoique pas entièrement, de la « critique du travail » post-1968 dont je me suis imprégné alors que je vivais à Paris entre 1979 et 1982. Je rencontrai à cette époque bon nombre de Français qui redéfinissaient la révolution à venir tout simplement comme le fait de ne pas travailler pour un salaire. Leur position rappelait les revendications socialistes, aussi bien marxistes qu'anarchistes, du XIX^e siècle pour une abolition du travail salarié. Prosaiquement, pour survivre dans

* Michael Seidman, *Workers against Work : Labor in Barcelona and Paris during the Popular Fronts*, University of California Press, 1991 ; traduction française : *Ouvriers contre le travail : Barcelone et Paris pendant les fronts populaires*, éd. Senonevero, 2010. (Les notes signalées par un astérisque sont du traducteur).

(1) Alexis Chassagne and Gaston Montracher, *La Fin du travail* (Paris: Stock, 1978); *Le Refus du travail*, (Paris: Echanges et Mouvement, 1977.) ; Bruno Astarian, *Aux origines de l'antitavail* (Paris: Echanges et Mouvement, 2005) ; Danièle Auffray, Thierry Baudouin, Michèle Collin, *Le Travail, et après* (Paris: J. P. Delarge, 1978). See also Jacques Guigou and Jacques Wajnsztein, *Mai 1968 et le mai rampant italien* (Paris: L'Harmattan, 2008), 150.

(2) Antoine Prost, *La CGT à l'époque du Front populaire: 1934-1939. Essai de description numérique* (Paris: Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1964) ; Rolande Trempé, *Les Mineurs de Carmaux, 1848-1914* (Paris: Les Editions Ouvrières, 1971); Yves Lequin, *Les Ouvriers de la région lyonnaise (1848-1914)* (Lyon: Presses universitaires de Lyon, 1977).

(3) Michelle Perrot, *Les Ouvriers en grève: France 1871-1890*, 2 vol. Paris-La Haye: Mouton, 1974); Michel Foucault, *Discipline and Punish: The Birth of the Prison*, trans. Alan Sheridan (New York: Pantheon Books, 1977).

(4) Foucault quoted in Richard Wolin, *The Wind from the East: French Intellectuals, the Cultural Revolution, and the Legacy of the 1960s* (Princeton: Princeton University Press, 2010), 308; Michel Foucault, *Foucault Live (Interviews, 1961-1984)* (New York: Semiotext(e), 1996), 75.

(5) Richard Gombin, *The Origins of Modern*

expensive urban environment, the young Parisians in this circle sometimes performed odd jobs or lived off unemployment and welfare checks. Drinking and smoking, which was heightened by the occasional use of soft drugs, helped to define this milieu. Having experienced undergraduate life in the U.S. during the late sixties and early seventies, these hedonistic activities were less shocking to me than their anti-work ideology. The Parisians exposed me to essential texts, such as the anthology, *La Fin du travail*, and the pamphlet, *Le Refus du travail* (1). Both publications argued that work was oppressive and, just as importantly, workers resisted it.

During the 1960s and 1970s in France and in other western nations, a new interest in labor history arose, and, for the first time, historians began to chronicle workers' everyday refusals of work (2). During these decades, Michelle Perrot and Michel Foucault composed histories of the rejection of disciplinary techniques by workers, women, prisoners, and others (3). This history from below resurrected the popular classes' search for autonomy and reflected a crisis of *militantisme*. As Foucault stated in the early seventies, "The masses don't need him [the intellectual] to gain knowledge; they know perfectly well, without illusion; they know far better than he and they are certainly capable of expressing themselves (4)." Non-worker activists and militants had only minor roles to play when workers' autonomy and self-determination were the goals. Intellectuals certainly could not lead the movement or provide it with revolutionary consciousness in the Leninist sense since, according to leftist critics of orthodox Marxism, the struggle itself – not well-meaning intellectuals – formed class consciousness.

Works of labor and social history by Perrot, Foucault, and others, both reflected and sparked desires to revive libertarian traditions. A number of my friends and acquaintances in Paris in the late seventies and early eighties adopted councilism and demanded workers' self-government. Richard Gombin's key text reevaluated positively a leftism which Lenin had disdained as "infantile" (5). In turn, anti-Leninist leftists dismissed direction by "revolutionary" political parties and supposedly representative trade unions in favor of wildcat strikes, factory occupations, and varieties of workers' control which, they

un environnement urbain où la vie était chère, les jeunes Parisiens de ce milieu occupaient un petit boulot de temps à autre ou vivaient du chômage et des aides sociales. Boire et fumer, agrémenté par l'usage occasionnel de drogues douces, contribuait à définir ce milieu. Ayant connu la vie d'étudiant aux Etats-Unis entre la fin des années 1960 et le début des années 1970, ces activités hédonistes me choquaient moins que leur idéologie anti-travail. Les Parisiens me présentèrent des textes essentiels tels que l'anthologie *La Fin du travail* et la brochure *Le Refus du travail* (1), deux ouvrages qui soutenaient que le travail était une oppression et, tout aussi important, que les travailleurs y résistaient.

Au cours des années 1960 et 1970, en France et dans d'autres nations occidentales, un intérêt nouveau pour l'histoire du travail se fit jour et, pour la première fois, des historiens se mirent à rédiger la chronique du refus quotidien du travail par les ouvriers (2). Pendant ces décennies, Michelle Perrot et Michel Foucault ont écrit des traités sur le rejet des techniques disciplinaires par les ouvriers, les femmes, les prisonniers et autres (3). Cette histoire d'en-bas redonnait vie à la volonté d'autonomie des classes populaires et reflétait une crise du militantisme. Ainsi que l'écrivait Foucault au début des années 1970 : « Les masses n'ont pas besoin de lui [l'intellectuel] pour parvenir à la connaissance ; elles savent tout sans se faire d'illusion. Leur savoir est bien meilleur que le sien et elles peuvent assurément parler en leur propre nom (4). » Les activistes et militants non ouvriers n'ont qu'un rôle mineur à jouer quand les buts à atteindre sont l'autonomie et l'autodétermination des travailleurs ; les intellectuels ne peuvent pas diriger le mouvement ni lui apporter la conscience au sens léniniste puisque, selon les critiques gauchistes du marxisme orthodoxe, c'est la lutte même qui fonde la conscience de classe, et non des intellectuels bien intentionnés.

Les ouvrages d'histoire sociale et du travail de Perrot, Foucault et autres représentaient et confortaient les désirs de raviver les traditions libertaires. A la fin des années 1970 et au début des années 1980, plusieurs de mes amis et connaissances à Paris adoptèrent le conseilisme et son mot d'ordre d'indépendance de la classe ouvrière. Le texte clé de Richard Gombin réévaluait positivement ce gauchisme que Lénine méprisait comme « infantile » (5). Pour leur part, les gauchistes anti-léninistes rejetaient toute direction par les partis politiques « révolutionnaires » et les soi-disant syndicats représentatifs en faveur des grèves sau-

(1) Alexis Chassagne et Gaston Montracher, *La Fin du travail*, éd. Stock, 1978 ; *Le Refus du travail*, Echanges et mouvement, s. d. (1977) ; Bruno Astarian, *Aux origines de l'antitavail*, Echanges et mouvement, 2005 ; Danièle Auffray, Thierry Baudouin, Michèle Collin, *Le Travail, et après*, J. P. Delarge, 1978. Voir aussi Jacques Guigou et Jacques Wajnsztein, *Mai 68 et le mai rampant italien*, L'Harmattan, 2008, p. 150.

(2) Antoine Prost, *La CGT à l'époque du Front populaire : 1934-1939. Essai de description numérique*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1964 ; Rolande Trempé, *Les Mineurs de Carmaux, 1848-1914*, Editions ouvrières, 1971 ; Yves Lequin, *Les Ouvriers de la région lyonnaise (1848-1914)*, Presses universitaires de Lyon 1977.

(3) Michelle Perrot, *Les Ouvriers en grève : France 1871-1890*, Mouton, 1974 ; Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, éd. Gallimard, 1975.

(4) Michel Foucault cité dans Richard Wolin, *The Wind from the East : French Intellectuals, the Cultural Revolution, and the Legacy of the 1960s*, Princeton, 2010, p. 308 ; *Foucault Live (Interviews, 1961-1984)*, New York, 1996, p. 75. [Je n'ai pu retrouver la citation en français ; elle est ici traduite de l'anglais (NdT).]

(5) Richard Gombin, *Les*

posited, prefigured the real socialism of the future. As the motto of the First International stated, “the liberation of the working class must be won by the working class itself.” Gombin argued that the young Georg Lukács, Karl Korsch, and Anton Pannekoek agreed that a successful workers’ revolution must rely ultimately only on the workers themselves.

Yet much like their Bolshevik opponents, these early twentieth-century councilists possessed a productivist notion of the revolution. They assumed that workers would efficiently manage the farms and factories that they controlled. The councilists’ project contradicted the spirit of the anti-work advocates whose revitalized *ouvriérisme* of the 1970s posited that “work is the curse of the class that drinks”. The Situationists slogan – “Never Work” – exercised a powerful attraction among many of these young leftists. The playful spirit of the *situs* rejected the transformation of artists into workers, as had occurred in Communist states, in order to transmute workers into artists. The Situationists were undoubtedly provocative and clever, but it was questionable whether they or any other leftist group resolved the tension between workers’ self-management and unavoidable social demands for production. In fact, *situs* tellingly mythologized as the apex of human achievement the collectives established by anarchists and Marxists during the Spanish Civil War. They totally ignored the refusals of work among the rank-and-file workers during the Spanish Revolution, which was a main topic of my dissertation. In other words, the post-1968 portrait of the working class as resisters of work was incompatible with the discipline and organization needed for the functioning of councils, Soviets, and other types of productivist collectives.

My return from Paris to the United States in 1983 as an assistant professor at Rutgers University was not an easy transition. My impression was that the American academy had not changed much, although I had. I arrived questioning, in the words of one historian of twentieth-century France, several fundamental “progressive pieties.” (6)

(6) Julian Jackson, “The Mystery of May 1968,” *French Historical Studies*, vol. 33, n° 4 (Fall, 2010), 628.

vages, des occupations d’usines et de plusieurs formes de contrôles ouvriers qui, pour eux, préfiguraient le socialisme réel du futur. Suivant en cela la devise de la première Internationale, « l’émancipation des travailleurs doit être l’œuvre des travailleurs eux-mêmes », Gombin alléguait que le jeune Georg Lukács, Karl Korsch et Anton Pannekoek s’accordaient pour dire qu’une révolution ouvrière ne devait, pour connaître le succès, reposer, en dernière instance, que sur les ouvriers eux-mêmes.

Toutefois, comme leurs adversaires bolchéviques, ces conseillistes du début du xx^e siècle avaient une notion productiviste de la révolution. Ils présupposaient que les travailleurs gèreraient efficacement les fermes et les usines sous leur contrôle. Le projet conseiliste contredisait les convictions des avocats de l’antitruavail dont l’ouvriérisme renouvelé des années 1970 postulait que « le travail est la malédiction de la classe qui boit ». Le mot d’ordre des situationnistes, « Ne travaillez jamais », exerçait une forte attraction sur bon nombre de ces jeunes gauchistes. Le goût du jeu des *situs* interdisait toute transformation de l’artiste en travailleur, à l’opposé de ce qui était advenu dans les Etats communistes ; c’était, au contraire, aux travailleurs de se convertir en artistes. Les situationnistes possédaient indubitablement le sens de la provocation et beaucoup de clairvoyance, mais on peut se demander si eux-mêmes ou quelque autre groupe gauchiste étaient capables de résoudre la tension entre autogestion ouvrière et inéluctable demande sociale de biens de consommation. De fait, les *situs* ont mythifié les collectivités établies par les anarchistes et les marxistes pendant la guerre civile espagnole comme étant le plus grand exploit de l’humanité ; ils ne se sont absolument pas intéressés au refus du travail parmi les travailleurs ordinaires au cours de la révolution espagnole, sujet qui constitue un des thèmes centraux de ma thèse. Autrement dit, le portrait post-soixante-huitard d’une classe ouvrière résistant au travail était incompatible avec la discipline et l’organisation nécessaires au bon fonctionnement des conseils ouvriers, soviets et autres types de collectivités productives.

La transition entre Paris et mon retour aux Etats-Unis en tant que professeur assistant à la Rutgers University (New Jersey) ne fut pas facile. Mon impression fut que l’université américaine n’avait pas beaucoup changé, alors que moi si. J’arrivais avec mes doutes à propos de plusieurs « cultes progressistes », selon les termes d’un historien de la France du xx^e siècle (6), fondamentaux.

(6) Julian Jackson, « The Mystery of May 68 », *French Historical Studies*, vol. 33, n° 4 (automne 2010), p. 628.

The iconoclastic arguments of *WaW* challenged the three major schools of labor history in the 1980s – Marxism, modernization theory, and culturalism. Marxists (E. P. Thompson, Eric Hobsbawm, and Herbert Gutman) posited the progressive development of class consciousness which would enable the workers and their representatives to manage the productive forces efficiently. Modernization theorists (Peter Stearns and Charles Tilly) claimed that workers adapted to industrial society and gradually abandoned what I called resistance or refusals to work – strikes, slowdowns, absenteeism, faking illness, lateness, pilfering, and sabotage. Culturalists (G. Stedman Jones and post-modernists) argued that language made work meaningful to workers. *Workers against Work* attempted to show that none of these theories could explain workers' continuing resistance against work. Ironically, these refusals of wage labor continued or even increased during the Popular Fronts of the late 1930s in France and Spain, more precisely from 1936 to 1938 in Barcelona and Paris when the left held political power.

WaW engaged with the social theory of both François Guizot and Karl Marx, both of whom explored the formation of social classes and the relationship between them. The Spanish Revolution and Civil War erupted in July 1936 in a country, like Russia and China, where the bourgeoisie had been weak and unable to complete “the bourgeois revolution,” i.e., the creation of a unified nation, development of the means of production, and separation of church from state and military from civilian government. In Barcelona revolutionary anarchosyndicalists, communists, and socialists took over the factories but had to confront the strikes, slowdowns, absenteeism, faked illnesses, indifference, and low productivity of rank-and-file workers. The militants of the parties and unions reacted to the resistance of the workers with the same repressive means – tying pay to productivity and sanctioning absent workers – as the capitalists who had previously managed the factories. Thus, in many ways, the experiences of both workers and managers during the Spanish Revolution repeated those of their Soviet counterparts during and after the Russian Revolution (7).

(7) Wendy Z. Goldman, *Women at the Gates: Gender and Industry in Stalin's Russia* (New York: Cambridge University Press, 2002); Donald Filtzer, “Labor Discipline, the Use of Work Time, and the Decline of the Soviet System, 1928-1991,” *International Labor and Working Class History*, n° 50 (Fall, 1996), 9-28.

Les arguments iconoclastes d'*Ouvriers contre le travail* défiaient les trois écoles dominantes de l'histoire du travail dans les années 1980 : le marxisme, la théorie de la modernisation et le culturalisme. Les marxistes (E. P. Thompson, Eric Hobsbawm et Herbert Gutman) postulaient le développement progressif de la conscience de classe qui allait permettre aux travailleurs et à leurs représentants d'administrer efficacement les forces productives. Les théoriciens de la modernisation (Peter Stearns et Charles Tilly) demandaient aux travailleurs de s'adapter à la société industrielle et d'abandonner graduellement ce que moi-même j'appelais résistance au travail ou refus du travail : grèves, ralentissements de la production, absentéisme, maladies simulées, retards, larcins et sabotage. Les culturalistes (G. Stedman Jones et les postmodernistes) soutenaient que le langage pouvait donner aux travailleurs un sens au travail. *Ouvriers contre le travail* essayait de montrer qu'aucune de ces théories n'était en mesure d'expliquer l'incessante résistance des travailleurs au travail. Ironiquement, ces refus du travail salarié ont persisté, et se sont parfois aggravés, pendant les Fronts populaires de la fin des années 1930 en France et en Espagne, plus précisément de 1936 à 1938 à Barcelone et à Paris, alors que le pouvoir politique était aux mains de la gauche.

Ouvriers contre le travail s'engageait, comme les théories de Marx et de Guizot, dans l'examen de la formation des classes sociales et de leurs relations. La révolution et la guerre civile espagnoles avaient éclaté en juillet 1936 dans un pays où, comme en Russie et en Chine, la bourgeoisie était faible et incapable d'accomplir « la révolution bourgeoise », c'est-à-dire créer une nation unifiée, développer les moyens de production, séparer l'Eglise de l'Etat et les autorités militaires des autorités civiles. A Barcelone, révolutionnaires, anarchosyndicalistes, communistes et socialistes s'emparèrent des usines, mais se retrouvèrent confrontés à des grèves, des ralentissements de la production, l'absentéisme, des maladies simulées, l'indifférence et la faible productivité des travailleurs de base. Les militants des partis et des syndicats réagirent à la résistance des ouvriers par les mêmes moyens répressifs que les capitalistes qui les avaient précédés dans la gestion des usines, en conditionnant la paie à la productivité et en sanctionnant les absents. A bien des égards, les expériences à la fois des travailleurs et de l'encadrement pendant la révolution espagnole répétaient celles de leurs collègues soviétiques pendant et après la révolution russe (7).

(7) Wendy Z. Goldman, *Women at the Gates: Gender and Industry in Stalin's Russia*, Cambridge University Press, 2002 ; Donald Filtzer, « Labor Discipline, the Use of Work Time, and the Decline of the Soviet System, 1928-1991 », *International Labor and Working Class History*, n° 50 (automne 1996), p. 9-28.

In France the Popular Front was reformist, not revolutionary as it was in Spain. The French bourgeoisie had created the model “bourgeois revolution,” by unifying the nation, imposing a new relationship between religion and state, and by steadily developing the productive forces. French working-class militants had a different agenda than completing a middle-class revolution. In June 1936 Léon Blum, the head of the Socialist party, became prime minister in a Popular Front coalition government and granted higher pay, the forty-hour week, and two weeks of paid vacations to French workers. Nevertheless, the wage earners wanted more and from 1936 to 1938, they engaged in a guerrilla war against work. Productivity fell in many key Parisian factories as union militants gained power on the shop floor and, by establishing low production quotas, rendered piecework ineffective. Low output created enormous political and economic problems for Blum’s government and the Popular Front. The swing centrist party in his coalition, the Radicals, became alienated from Blum’s socialists whom the Radicals held responsible for low productivity and consequent inflation. The center and the right felt that poor output in the aviation sector was damaging French defense, as German workers under Nazi rule labored fifty to sixty hours per week ; whereas the French only forty. Faced with the growing German threat and rising inflation, the right gained control of the government and smashed the Popular Front in November 1938 by breaking a general strike in defense of the forty-hour week.

WaW concluded that, given the experiences in Barcelona and Paris in the 1930s, it would be difficult, if not impossible, to build a workers’ democracy in the workplace. The volume also tried to contribute to a theory of the state by arguing that a powerful and potentially repressive state was a prerequisite to making workers labor. The book manuscript aroused intense discussion and controversy when I applied for tenure and promotion at Rutgers University in 1989. Rutgers, like most research institutions, solicits confidential outside reviews for its tenure candidates.

En France, le Front populaire était réformiste, pas révolutionnaire, contrairement à ce qu’il en était en Espagne. C’est la bourgeoisie française qui a donné naissance au modèle de la « révolution bourgeoise » en unifiant la nation, en imposant un nouveau rapport entre la religion et l’Etat, et en développant résolument les forces productives. Une révolution de classes moyennes n’était pas à l’ordre du jour des militants français de la classe ouvrière. En juin 1936, Léon Blum, le chef du Parti socialiste, devenait Premier ministre dans un gouvernement de coalition de Front populaire et accordait aux travailleurs français des augmentations de salaire, la semaine de quarante heures et deux semaines de congés payés. Néanmoins, les salariés en voulaient plus et, de 1936 à 1938, ils menèrent une guérilla contre le travail. La productivité chuta dans de nombreuses usines clés de Paris à mesure que les militants syndicalistes prenaient le pouvoir dans les ateliers et rendaient le travail aux pièces inopérant en fixant des quotas de production dérisoires. Cette baisse de production entraîna d’énormes problèmes économiques et politiques pour le gouvernement Blum et le Front populaire. Le Parti radical, centriste, partenaire vacillant de la coalition, commença à s’éloigner des socialistes de Blum qu’il tenait pour responsables de la faible productivité et de l’inflation qui s’ensuivait. Le centre et la droite considéraient que la médiocrité de la production dans l’aéronautique causait du tort à la défense française, les ouvriers allemands sous le régime nazi travaillant 50 ou 60 heures par semaine tandis que les Français travaillaient 40 heures seulement. Confrontée à une Allemagne toujours plus menaçante et une inflation galopante, la droite obtint le contrôle du gouvernement et, en novembre 1938, mit brutalement fin au Front populaire en brisant une grève générale de soutien à la semaine de 40 heures.

En conclusion, pour *Ouvriers contre le travail* les expériences menées à Barcelone et à Paris dans les années 1930 montraient qu’il était difficile, sinon impossible, de construire une démocratie ouvrière sur le lieu de travail. L’ouvrage prétendait aussi contribuer à une théorie de l’Etat en soutenant qu’un Etat fort et potentiellement répressif constituait un préalable pour mettre les ouvriers au travail. En 1989, alors que je briguais ma titularisation et un avancement à la Rutgers University, le manuscrit de ce livre souleva une vive discussion et une controverse. Rutgers, à l’instar de la plupart des instituts de recherche, sollicite des avis confidentiels de l’extérieur pour ses candidats à une ti-

Five outside letters were positive, but two were negative. The history department vote was 28 yes and 6 no. The chair of the department, Richard McCormick (now president of the university), recommended promotion. Nevertheless, the internal and external minority was more influential than the majority. The negative decision terminated my career at Rutgers, and I arrived at the University of North Carolina Wilmington in 1990.

Given the outcome of the tenure decision, it may be worthwhile to examine at some length the negative letters, which greatly influenced my dismissal. As many academics know, in the 1980s solicited evaluations of a candidate's work were guaranteed confidentiality. However, either by accident or design, during my tenure battle a sympathetic colleague or, more likely, a distracted secretary placed copies of all seven letters in my university mailbox. Thus, I have retained a complete paper trail of essential materials. Since I was never asked to pledge confidentiality, I have no hesitation in revealing the contents of the damaging criticism of my manuscript.

A historian from a major state university in the Northeast authored the first negative response (8). He admitted that he was “no expert in Spanish history” and would concentrate on the French part of the manuscript, which he called “incompletely developed.” He dismissed the argument that a weak bourgeoisie explained the strength of revolutionary movements in Barcelona and that a relatively dynamic bourgeoisie encouraged reformism in Paris as “simply too gross a distinction” which “conceals more than it reveals.” This historian objected to generalizations about the French bourgeoisie which he viewed as too complex for a “simplistic” analysis. He posited that the “real scholarly contribution” of *WaW* was its discovery of workers' resistance to work, but “just what this evidence signifies in a historical sense eludes Professor Seidman's grasp.” “He does not know how to synthesize this data [on workers' resistance] and put it into readable form.” Furthermore, “Seidman goes too far in characterizing their [workers'] aim as guerilla [sic] against work. Similarly to call the ‘essence’ of the Spanish Revolution the development and rationalization of the nation's means of production seems excessive.... Seidman's work lacks a

(8) Letter from Prof. X to McCormick, 18 July 1988, 3 pages.

tularisation. Cinq comptes rendus furent positifs, et deux négatifs. Le vote du département d'histoire s'établit à 28 pour et 6 contre. Le directeur du département, Richard McCormick, actuellement président de l'université, se prononça en faveur de mon avancement. Mais la minorité, interne et externe, possédait plus d'influence que la majorité. Ma carrière à Rutgers s'acheva sur une décision négative, et j'arrivais à l'université de Caroline du Nord à Wilmington en 1990.

Compte tenu de l'issue de la décision à propos de ma titularisation, il me semble utile d'examiner d'un peu plus près les comptes rendus négatifs qui ont fortement pesé sur ma révocation. La plupart des universitaires savent que dans les années 1980 on garantissait la confidentialité aux demandes d'évaluation du travail d'un candidat. Toutefois, alors que la bataille autour de ma titularisation était en cours, soit par hasard soit à dessein, un collègue sympathisant ou, plus probablement, un secrétaire distrait, déposa des copies des sept comptes rendus dans mon casier à l'université. Je conserve donc par devers moi l'ensemble des traces écrites des principaux matériaux. Puisque l'on ne m'a jamais demandé de jurer le secret, je n'ai aucune réticence à révéler le contenu des critiques défavorables à mon manuscrit.

Un historien d'une grande université publique du nord-est rédigea la première réponse négative (8). Il admettait « ne pas être un expert en histoire de l'Espagne » et vouloir se concentrer sur la partie du manuscrit concernant la France qu'il disait « incomplètement développée ». Il écartait l'argument qui expliquait la puissance des mouvements révolutionnaires à Barcelone par la faiblesse de la bourgeoisie et celui du réformisme à Paris encouragé par une bourgeoisie dynamique comme « un distinguo un peu trop rapide » qui « cache plus qu'il ne prouve ». Cet historien contestait les généralisations à propos de la bourgeoisie française qu'il considérait trop complexe pour une analyse « simpliste ». Il reconnaissait pour « réelle contribution académique » à *Ouvriers contre le travail* la découverte de la résistance des ouvriers au travail, mais « l'interprétation du professeur Seidman élude la signification de cette évidence d'un point de vue historique ». « Il ne sait pas comment synthétiser ses données [*sur la résistance des ouvriers*] ni les mettre sous forme lisible. » De plus, « Seidman va trop loin lorsqu'il caractérise leur [*aux ouvriers*] visée comme une guerilla [*sic*] contre le travail. De même, il paraît excessif d'appeler “essence” de la révolution espagnole le dé-

(8) Lettre du professeur X à McCormick, 18 juillet 1988, 3 pages.

sense of nuance and complexity... His accomplishments ... are not exceptional.” “In print, as at scholarly meetings, Professor Seidman shows an intellectual confidence that sometimes unbalances his argumentation.” Finally, this professor believed that *WaW* was “publishable” and offered “an important and provocative thesis that deserves to be aired. I wish only that he [Seidman] would reflect more on the meaning of his thesis.... May I ask that this letter be treated in strictest confidence.”

(9) Letter from Prof. Z to McCormick, 8 August 1988, 1.5 page.

Another professor at a prestigious urban Ivy League institution offered an even more negative opinion (9). “There seems to be several potential books that coexist uneasily in this manuscript.... Part of the manuscript becomes a kind of catalogue of how much more advanced France was than even the most industrialized part of Spain, Catalonia (a close look at Asturias might give a different impression)” (10). This historian argued that the theme of the revolt against work was insufficiently explored and should be related “to the ‘Droit a [sic] la paresse’ of (I believe) Longuet [sic] in the 1880s ... and all the way forward to the consumer societies of the 1950s, via Stedman Jones’ classic article (not cited, I believe, though a less relevant work of Stedman Jones’ [sic] is) on the ‘unmaking of the English working class.’” *WaW*’s discovery that the Catalan syndicalist leadership became productivist in 1936 while the rank and file continued to resist work was “exciting.” However, “this finding, fascinating in itself, contradicts the point with which the manuscript began – that Spain was more revolutionary in 1936 than France.” This historian concluded “on the basis of this manuscript alone, I feel considerable doubt that Professor Seidman would be the best choice to supervise graduate research as a tenured faculty member.”

(10) Unlike the first critic, this professor had no hesitation commenting – however erroneously – on Spanish history.

The first and especially the second letter had a considerable impact on university committees. The Appointments and Promotion Committee voted 3 to 1 against tenure and noted “in keeping with a number of the letters, one can criticize [the candidate] for not yet having arrived at a broad understanding or inter-

veloppement et la rationalisation des moyens de production nationaux. (...) Le travail de Seidman manque du sens des nuances et de la complexité des choses. (...) Le résultat obtenu (...) n’a rien d’exceptionnel. » « Par écrit, ou lors de réunions universitaires, le professeur Seidman fait preuve d’une confiance intellectuelle qui nuit parfois à son argumentation. » Ce professeur terminait son compte rendu en avançant qu’*Ouvriers contre le travail* était « publiable » et offrait « une thèse importante et stimulante qui mérite d’être connue. Je souhaite simplement qu’il [Seidman] réfléchisse plus sur le sens de sa thèse. (...) Puis-je vous demander de considérer ce courrier comme strictement confidentiel. »

Un autre professeur d’une prestigieuse institution de l’Ivy League* émit une opinion encore plus négative (9) : « Il semble que plusieurs livres potentiels coexistent tant bien que mal dans ce manuscrit. (...) Une partie du manuscrit s’apparente à une sorte de catalogue indiquant à quel point la France était plus avancée que la fraction la plus industrialisée de l’Espagne, la Catalogne (une approche plus fine des Asturies donnerait certainement une impression différente) (10). » Cet historien soulignait que le thème de la révolte contre le travail était insuffisamment exploré et devait être comparé « au “*Droit a [sic] la paresse*” des années 1880, de Longuet [sic]* (je crois) (...) et, de cette époque à aujourd’hui, à la société de consommation des années 1950, via l’article classique de Stedman Jones (non cité, si je ne me trompe, alors qu’un autre texte de Stedman Jones [sic]* l’est bien que moins important) sur la “non-formation de la classe ouvrière anglaise” ». La constatation dans *Ouvriers contre le travail* que les chefs syndicalistes catalans étaient devenus productivistes en 1936, tandis que les ouvriers ordinaires résistaient au travail, était « passionnante » ; mais « ce constat, tout aussi séduisant soit-il, contredit le point par où commence le manuscrit selon lequel l’Espagne était plus révolutionnaire que la France en 1936 ». Cet historien concluait : « Sur la base seule de ce manuscrit, je doute fortement que le professeur Seidman puisse être le meilleur choix pour superviser la recherche d’étudiants de troisième cycle en tant que titulaire de l’université. »

La première lettre, et la seconde plus encore, eurent un impact considérable sur les comités de l’université. Le Comité des nominations et promotions vota à 3 contre 1 contre ma titularisation, notant que « selon plusieurs courriers, on peut critiquer [*le candidat*] pour n’être pas parvenu à une compréhension

* Ivy League : regroupement en une association sportive, datant de 1954, de huit universités de la côte est des Etats-Unis : Harvard, Princeton, Yale, Brown, Columbia, Cornell, Dartmouth et University of Pennsylvania.

(9) Lettre du professeur Z à McCormick, 8 août 1988, 1 page et demie.

(10) Contrairement au premier critique, ce professeur n’hésita pas à faire des réflexions, erronées, sur l’histoire de l’Espagne.

* *Le Droit à la paresse*, paru en feuilleton dans *L’Egalité* de Jules Guesde (1845-1922), en 1880 ou en 1881 selon les sources, puis en volume en 1883, est de Paul Lafargue (1842-1911). Il a depuis été réédité de nombreuses fois. Gérard Longuet (1833-1903) n’a rien à voir avec la rédaction de ce pamphlet.

* Le [sic] qui se trouve ici dans l’original en anglais signale une faute de possessif (apostrophe suivie d’un s) qui n’a pu être rendue en français.

pretation of his highly original materials.” The Dean of the Faculty of Arts and Sciences concurred that “too many doubts have been expressed by the referees, the department, and the A & P Committee concerning the current quantity and quality of Professor Seidman’s research accomplishments.... It is the very controversial nature of the work which requires a degree of conceptual and empirical skill that, most agree, appears lacking at this juncture. One important referee argues that, given the difficulties in Seidman’s scholarly work, it would not be a good idea to have him supervise Ph.D.’s... I might recommend hiring him with tenure once the manuscript was ready for publication, but it clearly is not ready, despite its acceptance by the University of California Press. (11)”

(11) Form n° 6, 1 February 1989. Informed of the subsequent history of *WaW* and its author, the former dean stated that the news was “unnerving”. Correspondence with the author, 12 June 2010.

The Promotion Review Committee, headed by Rutgers’ chief academic officer, stated that “the candidate’s record shows energetic and versatile teaching which is judged by his colleagues to be above the Department’s average in effectiveness... The peer assessments [i.e. the confidential letters] express reservations about the quality and quantity of the candidate’s research accomplishments.” On this basis the PRC did not recommend tenure and promotion.

The years following its initial publication saw generally decent reviews of *Workers against Work*. However, UC Press never issued it in paperback, and I expected it would experience the fate of so many academic books – a quick decline into scholarly obscurity. However, in 1998 a Japanese translation by Osaka Keizai Hoka University Press, appeared, to which I contributed a new preface. After this initial translation, the book once again experienced a slow death, and UC Press let it go out of print in 2000. Anarchists or councilists in Baltimore who called themselves Insubordinate Publications issued the first (and last) English-language paperback edition in 2001. This edition was proudly pirated (“anti-copyright”) and had neither permission from UC Press nor an ISBN number. Thus it could

ou interprétation d’ensemble de ses matériaux éminemment originaux ». Le doyen de la Faculté des arts et des sciences ajouta que « trop de doutes ont été émis par les experts, le département et le Comité des nominations et promotions au sujet du contenu et de la qualité actuels des résultats des recherches du professeur Seidman. (...) Il semble, selon la majorité, que ce soit la nature très controversée de l’ouvrage exigeant un certain niveau de connaissances conceptuelles et empiriques qui fasse problème dans ce contexte. Un important expert avance que, compte tenu des lacunes dans le travail universitaire de Seidman, ce ne serait pas une bonne idée de lui confier la supervision de thèses de doctorat. (...) Je préconiserais sa titularisation une fois le manuscrit prêt à être publié, ce qui n’est actuellement pas clairement le cas malgré son acceptation par les University of California Press (11). »

Le Comité de surveillance des promotions, présidé par le responsable en chef des affaires universitaires de Rutgers, déclara que « le dossier du candidat témoigne de l’énergie et de la valeur de son enseignement, jugé par ses collègues comme étant supérieur à la moyenne du département en termes d’efficacité. (...) Les évaluations par ses pairs [*c’est-à-dire les lettres confidentielles*] expriment des réserves sur le contenu et la qualité des résultats de la recherche du candidat. » Sur cette base, le Comité de surveillance des promotions ne recommandait ni la titularisation ni l’avancement.

Dans les années qui suivirent sa première parution, les comptes rendus de lecture d’*Ouvriers contre le travail* furent généralement bienveillants. Pourtant, les University of California Press ne le publièrent jamais en format de poche et je m’attendais à ce qu’il subisse le sort de tant de livres universitaires, un rapide déclin dans l’obscurité académique. Toutefois, en 1998, une traduction parut aux Editions de l’université Keizai Hôka d’Ôsaka, à laquelle je donnais une préface inédite*. Après cette première traduction, le livre connut une seconde mort lente et les University of California Press le laissèrent s’épuiser en 2000. En 2001, des anarchistes, ou conseillistes, de Baltimore, qui s’appelaient eux-mêmes Insubordinate Publications, en firent paraître la première, et dernière, édition anglaise en poche. Cette édition revendiquait fièrement avoir été piratée (« anti-copyright ») et n’avait pas reçu d’autorisation des University of California Press ni ne comportait de numéro ISBN. Elle ne pouvait, par conséquent, pas être vendue en librairie, ni pro-

(11) Document n° 6, février 1989. Informé de la présente histoire d’*Ouvriers contre le travail* et de son auteur, l’ex-doyen déclara qu’il n’y avait là rien de « déconcertant » ; correspondance avec l’auteur, 12 juin 2010.

* *Rôdô ni hankôsuru rôdôsha. Jinminsensen ki no pari baruserona ni okeru rôdô*, traduction de Mukai Yoshinori et Iwamura Hitoshi, Ôsaka Keizai Hôka daigaku shuppanbu (Editions de l’université Keizai Hôka d’Ôsaka), 1998.

not be sold in bookstores (or probably anywhere except in cyberspace). Only a few copies were published.

Foreign audiences provided a forum for reception of *WaW* that was lacking in American academic or leftist circles. Although a leftist – apparently trotskyst – group in Athens called Red Thread issued a very partial translation in 2006, the most surprising revival of *WaW* occurred in the summer of 2010 when two translations appeared and a third is in process. The latter will be issued in October 2011 by the German publishing house, Verlag Graswurzelrevolution, which defines itself as a collective of “non-violent” anarchists who helped to pioneer the German Green movement (12). The German edition will include a new preface by Marcel van der Linden, research director at the International Institute of Social History, and by Karl Heinz Roth, physician and multi-faceted historian. Bogazici University Press, Istanbul, published a Turkish translation. The translator, Emine Ozkaya, had also translated the works of the American anarchist, Emma Goldman, and the American historian of Russia, Paul Avrich, into Turkish. In the same period, I learned by chance that a self-proclaimed “communist” collective, Editions Senonevero of Marseilles, was printing a pirated French translation, which appeared in June 2010. This act of piracy aroused my own “communist” response, which demanded (of course, without success) the free sale and distribution of *Workers against Work* to any interested reader:

7 May 2010

Dear Editions Senonevero,

Not being at all acquainted with your *maison d'édition*, I was shocked to see on your website a notice of your forthcoming French translation of my first book, *Workers against Work: Labor in Paris and Barcelona during the Popular Fronts* (Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1991). As a result, I carefully examined the contents of your site and learned that you advocate the abolition of “*capitalisme*” and the “*la communisation des rapports sociaux*” (“communisation of social relationships”).

Therefore, when your totally unauthorized edition of *Ouvriers contre le travail: Barcelone et Paris pendant les Fronts Populaires* appears as scheduled in May 2010, I respectfully re-

bablement nulle part ailleurs que sur le cyberspace. Elle ne fut publiée qu'en un petit nombre d'exemplaires.

Ce sont des lecteurs étrangers qui procurèrent à *Ouvriers contre le travail* la tribune qui lui avait fait défaut dans les cercles universitaires et gauchistes américains. En 2006, un groupe gauchiste d'Athènes, apparemment trotskyste, portant le nom de Fil rouge, en édita une traduction très parcellaire ; mais c'est à l'été 2010 qu'*Ouvriers contre le travail* ressuscita, à ma grande surprise, avec la publication de deux traductions et une troisième en projet. Cette dernière devrait paraître en octobre 2011 aux éditions allemandes Verlag Graswurzelrevolution, qui se définissent elles-mêmes comme un collectif d'anarchistes « non violents » ayant participé aux premiers pas du mouvement des Verts allemand (12). Cette édition allemande inclura une préface inédite, de Marcel van der Linden, directeur de recherche à l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam, et Karl Heinz Roth, médecin et historien aux multiples facettes. Les éditions de l'université Bogazici d'Istanbul en ont publié une version turque ; Emine Ozkaya, son traducteur, a déjà traduit en turc des ouvrages de l'anarchiste américaine Emma Goldman et de l'historien américain de la Russie Paul Avrich. A la même époque, j'apprenais par hasard que les éditions Senonevero de Marseille, un collectif s'autoproclamant « communiste », avaient une version française piratée en cours d'impression, qui parut en juin 2010. Ce piratage inspira ma réponse « communiste » personnelle dans laquelle je demandais, évidemment sans résultat, la gratuité et la libre distribution d'*Ouvriers contre le travail* à tout lecteur intéressé :

7 mai 2010

Chères éditions Senonevero,

Ne connaissant pas du tout votre maison d'édition, j'ai été étonné de voir sur votre site Web que vous annoncez la prochaine parution de votre traduction en français de mon premier livre *Workers against Work : Labor in Barcelona and Paris during the Popular Fronts* (Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1991). J'ai donc attentivement examiné les rubriques de votre site et ai appris que vous prôniez l'abolition du « *capitalisme* » et « *la communisation des rapports sociaux* ».

Par conséquent, lorsque votre édition dénuée de toute autorisation d'*Ouvriers contre le travail : Barcelone et Paris pendant les Fronts populaires* paraîtra comme prévu en mai 2010, je vous prie respectueusement d'en distribuer des exemplaires to-

(12) <http://www.graswurzel.net/>
(in german)

(12) <http://www.graswurzel.net/>
(en allemand)

quest that you distribute copies completely gratis to all readers who ask for them. I myself would like 100 copies which I shall forward to interested individuals and institutions.

If you cannot meet your obligation as “communists” and distribute my work freely, I shall feel compelled to grant the French-language rights of *Workers against Work* to another less exploitative publisher.

Sincerely yours,
Michael Seidman

The multiplication of translations in the first decade of the twenty-first century may demonstrate the search among the radical left for alternative perspectives following the collapse of Communism at the end of the last century. The extreme left is now more open to a critical examination of wage labor in societies which claimed to be socialist or communist. In addition, the decline of hegemonic Communist parties in non-Communist nations permitted greater intellectual debate amongst various components of the left vying to replace the discredited party. New generations have emerged that have little commitment to defending either an old or new left in which they never participated. In some sense, these leftists have returned to the roots of labor history which had originated among radicals outside the academy.

Given my linguistic limitations, I have been unable to follow the debates aroused by the translations of *WaW* in Japan, Greece, and Turkey. In France, though, the book's translation has stimulated discussion among a new generation of the extreme left. The Giménologues, a group dedicated to preserving the works and memory of Antoine Giménez (né Bruno Salvadori) who was a member of the anarchosyndicalist Durutti Column during the Spanish Civil War, devoted six web pages to analyses of the Spanish collectives (13). Their reviewer saw *WaW* as an important contribution to the literature on revolutionary collectivizations in Spain. The participant-observer Franz Borkenau's *The Spanish Cockpit* (1937) had initiated an examination of the profoundly anti-capitalist nature of the anarchist collectives. He was followed by Gaston Leval, a French anarchist, who delved into the functioning of agrarian workers' control in a number of publications. In addition, the

(13) <http://gimenologues.org/spipi.php?article461> For the Giménologues' critique of work, see Antoine Gimenez, *Les Fils de la nuit: Souvenirs de la guerre d'Espagne (juillet 1936-février 1939)* (Montreuil: L'Insomniaque, 2006), 518-19.

talement gratuits à chaque lecteur qui vous en fera la demande. J'en voudrais pour ma part 100 que je ferai suivre aux individus et institutions intéressés.

Si vous ne pouvez remplir vos obligations de « communistes » et distribuer mon ouvrage gratuitement, je me sentirai obligé d'accorder les droits d'*Ouvriers contre le travail* à un autre éditeur moins exploiteur.

Sincèrement vôtre,
Michael Seidman

Cette multiplication de traductions au cours de la première décennie du XXI^e siècle montre sans doute que, par suite de l'effondrement du communisme à la fin du siècle dernier, la gauche radicale est en quête de perspectives nouvelles. L'extrême gauche est maintenant plus ouverte à un examen critique du travail salarié dans les sociétés qui se revendiquaient du socialisme ou du communisme. Par ailleurs, le déclin des partis communistes hégémoniques dans les pays non communistes a permis un débat intellectuel élargi entre diverses composantes de gauche rivalisant pour prendre la place du parti discrédité. De nouvelles générations sont apparues qui se préoccupent peu de défendre une gauche, vieille ou nouvelle, à laquelle elles n'ont jamais participé. D'une certaine façon, ces gauchistes sont revenus aux racines de l'histoire du travail qui avait pris naissance chez les radicaux, en dehors des cercles académiques.

Etant donné mes limites linguistiques, je n'ai pas pu suivre les débats soulevés par la traduction d'*Ouvriers contre le travail* au Japon, en Grèce et en Turquie. Par contre, en France la version française de mon ouvrage a stimulé les discussions parmi une nouvelle génération de militants d'extrême gauche. Les Giménologues, un groupe ayant pour vocation de préserver les travaux et la mémoire d'Antoine Giménez (né Bruno Salvadori), ex-membre de la colonne Durutti, anarchosyndicaliste, pendant la guerre civile espagnole, ont consacré six pages d'analyses aux collectivités espagnoles (13). Leur chroniqueur y considérait *Ouvriers contre le travail* comme une importante contribution à la littérature sur les collectivisations révolutionnaires en Espagne. L'observateur-participant Franz Borkenau aurait été le premier à examiner la nature profondément anticapitaliste des collectivités espagnoles avec son livre *The Spanish Cockpit* (1937)* ; suivi par Gaston Leval, un anarchiste français, qui a étudié à fond le fonctionnement du contrôle des travailleurs agraires dans de nombreuses publications*.

(13) <http://gimenologues.org/spipi.php?article461> Pour la critique du travail par les Giménologues, voir Antoine Giménez, *Les Fils de la nuit: Souvenirs de la guerre d'Espagne (juillet 1936-février 1939)*, L'Insomniaque, 2006, p. 518-519.

* Traduction française : *Spanish Cockpit. Rapport sur les conflits sociaux et politiques en Espagne (1936-1937)*, éd. Champ libre, 1979.

* Hormis ses nombreux articles, Gaston Leval a rédigé un livre sur les collectivités espagnoles : *Espagne libertaire, 36-39. L'Œuvre constructive de la révolution espagnole*, éd. du Cercle et éd. de la Tête de Feuilles, 1971.

recently translated *WaW* “provides paths of reflection to comprehend and refine Borkenau’s analysis.” The *Giménologues* believed that *WaW* explained both the strengths and weaknesses of anarchosyndicalism. Their reviewer made the important observation that revolutionary militants became repressive not because of some perverse desire to rule but rather to combat workers’ resistance to work. “This historical analysis must be taken into account for those interested in workers’ control today.”

The French translation also stimulated a two-part, sixteen-page review in the trotskysant journal, *Cahiers du mouvement ouvrier*, which is animated by Jean-Jacques Marie, a French specialist of Russian history (14). The reviewer, historian Michel Gandilhon, recognized that *WaW*’s objective was “to present a social history of workers’ resistance to work.” The book offered “an uncustomary image of the CNT [Confederación Nacional del Trabajo, anarchosyndicalist]” which many previous historians, such as Eric Hobsbawm, had viewed as dominated by millenarian rural utopias. Instead, the CNT and the anarchosyndicalist movement in general were quite cognizant of Spanish and Catalan economic backwardness. The reviewer likened Spain before its civil war to pre-revolutionary Russia, where foreign capital also dominated the most modern industrial branches. When the revolution erupted in Barcelona in July 1936, the CNT embarked upon a modernizing mission which included the introduction of scientific management and Taylorist techniques in Barcelona industry. In sum, “the militants of the CNT were close to Trotsky’s arguments on the permanent revolution in 1905. For them, the Spanish bourgeoisie had proven itself incapable of developing the means of production, and it was up to the proletariat to accomplish that task and to modernize social relations while constructing a socialist society.” Thus, the “libertarian, anti-Marxist and anti-Bolshevik CNT in its publications and ordinary propaganda emphasized the same themes that Lenin advocated in 1918 in his *The Immediate Tasks of Soviet Power*, where he called for a strict work discipline and total mobilization for war.” As the *Giménologues* had argued, *WaW* revealed “contradictions [between workers’ re-

(14) Michel Gandilhon, “La CNT, les ouvriers, Taylor,” *Cahiers du mouvement ouvrier*, n° 47 (July-September, 2010), 75-82; Michel Gandilhon, “L’insubordination ouvrière dans la région parisienne, 1936-1938,” *Cahiers du mouvement ouvrier*, n° 48 (October-December, 2010), 43-52.

Et la récente traduction en français d’*Ouvriers contre le travail* « fournirait des pistes de réflexion pour appréhender et affiner l’analyse de Borkenau ». Pour les *Giménologues*, *Ouvriers contre le travail* rend compte de ce qui a fait à la fois la force et la faiblesse de l’anarchosyndicalisme. Le rédacteur de ce compte rendu faisait cette importante observation que les militants révolutionnaires ne sont pas devenus répressifs par quelque envie perverse du pouvoir mais plutôt parce qu’ils voulaient combattre la résistance des ouvriers au travail. « Tout ceci est à prendre en compte par ceux qui parlent d’autogestion aujourd’hui. »

D’autre part, la traduction de mon livre en français a donné lieu à un compte rendu de 16 pages, en deux parties, dans la revue trotskysante *Cahiers du mouvement ouvrier* (14), animée par Jean-Jacques Marie, spécialiste de l’histoire de la Russie. Son auteur, l’historien Michel Gandilhon, concédait que l’objectif d’*Ouvriers contre le travail* était de « présenter une histoire sociale de la résistance ouvrière au travail salarié ». Le livre offrait « une image inhabituelle de la CNT [*Confederación Nacional del Trabajo, anarchosyndicaliste*] », que de nombreux historiens, tel Eric Hobsbawm, ont autrefois considérée comme dominée par des utopies rurales millénaristes. En fait, la CNT et le mouvement anarchosyndicaliste en général connaissaient parfaitement l’arriération économique de l’Espagne et de la Catalogne ; Michel Gandilhon comparait l’Espagne d’avant la guerre civile à la Russie pré-révolutionnaire, où là aussi le capital étranger dominait les secteurs industriels les plus modernes. Quand, en juillet 1936, la révolution éclata à Barcelone, la CNT s’est lancée dans une mission de modernisation où entraînait l’introduction du management scientifique et des techniques tayloristes dans l’industrie barcelonaise. En somme, « les militants de la CNT auraient été proches des arguments du Trotsky de 1905 sur la révolution permanente. Pour eux, en effet, la bourgeoisie espagnole s’étant révélée incapable de développer les forces productives, c’était au prolétariat de réaliser cette tâche et d’assurer la modernisation des rapports sociaux dans le cadre d’un processus révolutionnaire devant aboutir à l’édification d’une société socialiste ». Par conséquent, « la CNT libertaire, antimarxiste et antibolchévique trouve, dans sa presse et sa propagande quotidienne, des accents que n’aurait pas reniés le Lénine de 1918 des *Tâches immédiates du pouvoir des soviets* en appelant à une stricte discipline du travail et à la mobilisation totale dans la guerre ». Les *Giménologues* l’avaient aussi écrit, *Ouvriers contre le travail* ré-

(14) Michel Gandilhon, « La CNT, les ouvriers, Taylor », *Cahiers du mouvement ouvrier* n° 47 (juillet-septembre 2010), p. 75-82 ; « L’insubordination ouvrière dans la région parisienne : 1936-1938 », *Cahiers du mouvement ouvrier* n° 48 (octobre-décembre 2010), p. 43-52.

sistance to work and the desire of revolutionaries to develop the means of production] that affected and will affect every attempt to liberate a society from exploitation. During the transition begun by the proletarian revolution, these contradictions raise the question of workers' use of existing capitalist techniques and scientific organization of work and provoke doubts about the widespread belief among nearly all factions of the working class concerning the neutrality of the means of production inherited from capitalism. Thus, Seidman's book on the Catalan experience of the 1930s is a source of invaluable thought and reflection for anyone concerned about these questions."

In the second part of the review Gandilhon posited "whereas the section [of *WaW*] which treated Barcelona reshaped with originality the image of the CNT; the section on Paris breaks with the accepted and rather folkloric representations on the [French] Popular Front." In contrast with many previous historians who had focused on a supposed French economic backwardness (*retard*), *WaW* demonstrated the modernity of French aviation, chemical, electrical, and automobile industries. Although *pivertistes* [followers of the revolutionary socialist Marceau Pivert], Trotskyites, and *gauchistes* had "justly" underlined the "counterrevolutionary character" of the French Popular Front, "no one... before Michael Seidman was ever interested in what really happened in the occupied workshops of the factories. His descriptions allow us to alter the idyllic image of card playing and dances during the factory occupations." Workers' violence against foremen and their sabotage of machines showed the proletarians' hatred of salaried labor. From 1936 to 1938, both Seidman and the French historian, Antoine Prost, concurred that the principal question became "who rules in the factories?" since the workers continuously conducted a "guerrilla war" against work during that prewar period. Providing a perceptive parallel, Gandilhon asserted that northern Italian industrial workers' refusals of work during the late 1960s and early 1970s repeated the French Popular Front's model of a guerrilla against wage labor.

Although Gandilhon called *WaW* "a great book of social history" because of its treatment of resistance to work, he offered

vélait « des contradictions qui ont touché et toucheront demain toute entreprise de libération de la société d'exploitation. Ces contradictions tiennent, au cours d'une phase de transition ouverte par une révolution prolétarienne, à la question de l'utilisation ouvrière de la technique capitaliste existante, du recours aux méthodes héritées de l'organisation scientifique du travail, et à la croyance, qui a longtemps animé toutes les fractions du mouvement ouvrier ou presque, en la neutralité des dispositifs productifs hérités du capitalisme. Aussi le livre de Seidman sur l'expérience catalane des années 1930 est-il une source de méditation et de réflexion précieuse pour toute personne soucieuse de ces questions ».

Dans la seconde partie de son compte rendu de lecture, Gandilhon écrivait : « Si la partie dédiée à Barcelone renouvelait de manière originale l'image de la CNT, celle consacrée à Paris tranche avec les représentations convenues, voire folkloriques, sur le Front populaire. » Contrairement à plusieurs historiens qui se sont antérieurement focalisés sur un prétendu retard de l'économie française, *Ouvriers contre le travail* démontrait la modernité des industries aéronautique, chimique, électrique et automobile françaises. Quoique les *pivertistes* [*partisans du socialiste révolutionnaire Marceau Pivert*], les trotskystes et les gauchistes eussent « à juste titre » souligné le « caractère contre-révolutionnaire » du Front populaire français, « personne, ou presque, avant Michael Seidman ne s'était intéressé vraiment à ce qui se passait dans les ateliers des usines occupées. Pourtant, le travail de l'historien américain permet de nuancer largement l'image idyllique des occupations rythmées par les parties de cartes et les bals ». La violence des ouvriers contre les contremaîtres et le sabotage des machines montrait la haine des prolétaires envers le travail salarié. Entre 1936 et 1938, Seidman et l'historien français Antoine Prost s'accordent pour dire que la question était devenue « Qui commande dans les ateliers ? » puisque les ouvriers menaient une incessante « guérilla » contre le travail durant cette période d'avant-guerre. Établissant un parallèle, Gandilhon affirmait que le refus du travail des ouvriers d'industrie du Nord de l'Italie à la fin des années 1960 et au début des années 1970 répétait le modèle du Front populaire français d'une guérilla contre le travail salarié.

Quoique Gandilhon qualifiât *Ouvriers contre le travail* de « grand livre d'histoire sociale », à cause de son traitement de la résistance au travail, il en donnait quand même une critique

a Marxist critique of the volume. Basing himself on the research of Aimée Moutet, Gandilhon asserted that *WaW* ignored the lack of worker agitation and the stability of production in the Ford plants at Asnières in the Parisian suburbs, where management had linked pay to productivity. Thus, Seidman could not account for the success of American-style incentives in France (15). Nor did he understand that, unlike the Americans, French manufacturers had introduced Taylorist and Fordist production techniques which had increased productivity without increasing salaries (“Ce point est d’ailleurs insuffisamment pris en compte par Michael Seidman quand il explique le refus du travail exprimé par beaucoup d’ouvriers”). The reviewer acutely perceived that the book had been grounded in “a theoretical radicalism, which was very lively in the post-68 years, which – in the tradition of the young Marx of the 1844 manuscripts – regarded work as an alienation imposed by capital on labor. The author, a prisoner of that vision, seems sometimes to hide or ignore elements that do not support his argument.” Thus, Gandilhon argued that workers are willing to accept work when – as in the French Ford factories – they share in the benefits of productivity gains (16). More fundamentally, the reviewer followed Marx who posited that wage labor – but not work which is a necessity in any society – may be abolished under socialism. The work week could be radically diminished, but work itself can never be eliminated.

(15) This argument neglects the massive sit-down strikes which occurred in the American auto industry in 1936-37.

(16) Aimée Moutet, *Les Logiques de l’entreprise: La rationalisation dans l’industrie française de l’entre-deux-guerres* (Paris : Ecole des hautes études en sciences sociales, 1997), 371-372.

(17) <http://www.redskinheads-de-france.fr/>

(18) <http://www.redskinheads-de-france.fr/article-1936-je-t-aime-moi-non-plus-les-ouvriers-les-revolutionnaires-et-la-revolution-62324020.html>

A less glowing review was published online by the Red Skinheads de France, who defined themselves as “anti-racist, and anti-capitalist, and anti-sexist” skins “who express a visceral and energetic anti-fascism on the streets and at concerts (17). According to its reviewer, *WaW* initially seemed a “banal” repetition of the “twenty-first century” and “Situationist” argument that the proletariat was more revolutionary than its anarchist or Communist leadership (18). A supercilious Seidman too easily criticized CNT militants who wanted every worker to have his own car and PCF [Parti communiste français] activists who desired to maintain the antifascist unity of the Popular Front. *WaW* excessively sympathized with rank-and-file workers who wanted to escape

marxiste. Se fondant sur les recherches d’Aimée Moutet, il affirmait qu’*Ouvriers contre le travail* ignorait l’absence d’agitation ouvrière et la stabilité de la production dans les usines Ford d’Asnières, en banlieue de Paris, où la direction avait conditionné la paie à la productivité. Seidman était donc incapable d’expliquer le succès des stimulants de style américain en France (15), de même qu’il ne pouvait comprendre que, contrairement à leurs collègues américains, les industriels français avaient introduit les techniques de production tayloristes et fordistes en accroissant la productivité, sans augmenter les salaires (« Ce point est d’ailleurs insuffisamment pris en compte par Michael Seidman quand il explique le refus du travail exprimé par beaucoup d’ouvriers. »). Gandilhon percevait de manière pénétrante que, « influencé par une radicalité théorique, très vivante dans les années post-68, se revendiquant de la tradition du jeune Marx des *Manuscrits de 1844* qui considère le travail comme une aliénation, une pure extériorité imposée aux prolétaires par le capital, l’auteur, quelque peu prisonnier de cette vision, semble parfois occulter ou ignorer des éléments qui contredisent sa thèse ». Pour Gandilhon, les ouvriers sont prêts à accepter le travail, comme dans les usines Ford en France, s’ils partagent les bénéfices des gains de productivité (16). Au fond, il s’inscrivait dans la lignée de Marx qui pensait que le salariat était susceptible d’être aboli sous le socialisme, mais pas le travail lui-même qui est une nécessité quel que soit le type de société : il était possible d’écourter radicalement la semaine de travail, mais le travail ne pourrait jamais être éliminé en tant que tel.

Un compte rendu moins chaleureux a été publié en ligne par les Red Skinheads de France, qui se définissent eux-mêmes comme des skins « antiracistes, anticapitalistes et anti-sexistes (...) qui expriment un antifascisme viscéral et énergétique dans les rues et dans les concerts » (17). D’après l’auteur de ce compte rendu, *Ouvriers contre le travail* semblait de prime abord répéter « banalement » les arguments des « militants révolutionnaires du XXI^e siècle » et des « situationnistes » selon lesquels le prolétariat était plus révolutionnaire que ses dirigeants anarchistes ou communistes (18). Seidman se laissait trop facilement aller à critiquer les militants de la CNT qui voulaient que tout ouvrier possède sa propre voiture et ceux du PCF [*Parti communiste français*] qui aspiraient à maintenir l’unité antifasciste du Front populaire. *Ouvriers contre le travail* sympathisait excessivement avec ces ouvriers ordinaires qui voulaient échapper

(15) Cet argument néglige les grèves de masses sur le tas qui ont eu lieu dans l’industrie automobile américaine en 1936-1937.

(16) Aimée Moutet, *Les Logiques de l’entreprise : La Rationalisation dans l’industrie française de l’entre-deux-guerres*, éd. de l’Ecole des hautes études en sciences sociales, 1997, p. 371-372.

(17) <http://www.redskinheads-de-france.fr/>

(18) <http://www.redskinheads-de-france.fr/article-1936-je-t-aime-moi-non-plus-les-ouvriers-les-revolutionnaires-et-la-revolution-62324020.html>

the workplace and live for the moment. Yet neither the revolution in Spain nor in France could allow the workers “total liberation” (« ne pouvait avoir le visage immédiat de la libération totale et du jouir sans entraves »).

Taking a more positive view of *WaW* which meshed with that of the Giménologues, the reviewer concluded that the volume should not be read as an extreme-left tract; instead, it offered a necessary anticipation of the inevitable problems the revolution will be forced to confront. Revolutionaries, such as the Redskins de France, must be cognizant that the “masses” prefer to have fun rather than to work even in the face of the fascist menace. Like their predecessors during the Popular Fronts, revolutionaries may be compelled to use repression against workers to ensure the survival of the revolution and the defeat of fascism. *WaW* is “one of the few works on 1936 which examines deeply the transition to socialism.... The elements it describes are an excellent remedy for the frenzied romanticism about the coming insurrection... This is no doubt why Michèle Alliot Marie [then a key minister in President Nicolas Sarkozy’s government] will not be giving it any publicity.”

Certain elements of the French extreme left had even less use for *le droit à la paresse* than the Redskins de France. A twelve-page review in the orthodox Leninist *Présence marxiste* asserted that *WaW* had “great political weaknesses (19).” Nevertheless, it had the virtue of demystifying the CNT which, according to the reviewer, was not revolutionary since it was fully engaged on the side of the Spanish Republican bourgeoisie in an “imperialist” war. Although it praised the quality of the translation for its sobriety and clarity, it criticized Senonevero for the act of translating *WaW*: “A revolutionary reader needs something other than a university thesis.” Predictably enough, the reviewer charged that *WaW* neglected the need for revolutionary discipline. He also denied any significant workers’ resistance to work in France where wage earners were more than happy to labor productively. In short, Seidman “belongs to those who have not understood Marxism.” Instead, he “deifies anti-work, a theory which has nothing to do with revolution.” The call for “an end to work” (la fin du travail) is “petty bourgeois.”

(19) *Présence marxiste*, n° 85 (January, 2011), 3049-3060.

à l’usine et vivre dans l’instant. Mais la révolution, ni en Espagne ni en France, ne pouvait signifier pour les ouvriers « la libération totale » (« ne pouvait avoir le visage immédiat de la libération totale et du jouir sans entraves »).

En conclusion, notre critique adoptait un point de vue plus positif sur *Ouvriers contre le travail*, qui rejoignait celui des Giménologues : l’ouvrage ne devait pas être lu comme un tract gauchiste ; il posait les bases d’une anticipation nécessaire des problèmes inévitables que la révolution aurait forcément à affronter. Les révolutionnaires, tels les Redskins de France, devaient être conscients que les « masses » préféreraient prendre du bon temps que travailler, même face à la menace fasciste. Comme leurs prédécesseurs durant les Fronts populaires, les révolutionnaires pourraient être contraints à utiliser la répression contre les travailleurs pour garantir la survie de la révolution et la défaite du fascisme. *Ouvriers contre le travail* est « un des seuls ouvrages sur 36 qui se penche sur le détail de la fameuse “transition” (...) Les faits décrits dans ce livre en font un excellent remède au romantisme échevelé de l’insurrection qui vient, raison sans doute pour laquelle Michèle Alliot-Marie [alors une ministre clé du gouvernement Sarkozy] ne lui fera aucune publicité ».

Certains éléments de l’extrême gauche française ont encore moins l’usage du droit à la paresse que les Redskins de France. Une note de lecture de douze pages dans la revue léniniste orthodoxe *Présence marxiste* affirmait qu’*Ouvriers contre le travail* présentait de « grandes faiblesses politiques » (19). Le livre avait néanmoins le mérite de démystifier la CNT qui, selon le rédacteur du compte rendu, n’était pas révolutionnaire puisqu’elle s’était totalement engagée aux côtés de la bourgeoisie républicaine espagnole dans une guerre « impérialiste ». Bien que cet article fit l’éloge de la version française pour sa sobriété et sa clarté, il critiquait Senonevero pour avoir traduit *Workers against Work* : « Un lecteur révolutionnaire exige d’un livre autre chose qu’il en exige d’une thèse universitaire. » Sans surprise, le chroniqueur reprochait à *Ouvriers contre le travail* de négliger le besoin d’une discipline révolutionnaire. Il niait aussi toute résistance significative des ouvriers au travail en France où les salariés étaient plus que satisfaits de participer à l’effort productif. Bref, Seidman « n’est pas au nombre de ceux qui ont compris le marxisme » ; il déifie, au contraire, « l’anti-travail, une thèse qui n’a aucune place dans les principes révolutionnaires » : l’appel à « une fin du travail » est « petit-bourgeois ».

(19) *Présence marxiste* n° 85 (janvier 2011), p. 3049-3060.

Although much of the critique of *Présence marxiste* can easily be dismissed as the product of a dogmatic Leninist, the reviewer did make a significant and unique observation about the ambiguity of *WaW*'s conception of work: "Seidman's anti-revolutionary theory means that socialism is a historical impossibility because it rests on a utopian hope (in the pejorative sense) for the liberation of work." Regardless of whether any sort of utopia can be realized in the future, utopias nevertheless provide vantage points from which historians and social scientists can formulate social critiques. Calls for the abolition of wage labor – not for "the liberation of work," as *Présence marxiste* contended – offer perspectives which allow struggles against work to be discovered and not merely denounced.

The Hungarian proletarian author Miklós Haraszti provided a trenchant empirical response to Leninist criticism. Haraszti described his experiences in Budapest in the early 1970s in the Red Star Tractor Factory where he engaged in piecework: "You have to alleviate the *cancer*, but not cut it out.' Even the most well-intentioned say some such thing when they talk about the improvement of workers' pay or the relations which surround their work – they say nothing about the pitiless inhuman absurdity of paid labor itself (20)." "Piece-rates appear to me in the guise of a man who typifies the managerial spirit... If I showed myself capable of a productivity comparable to the machine, then I received payment for each of my movements (21)." As in capitalist countries, Hungarian workers always referred to management as "them," never – despite the constant "socialist" propaganda which identified wage laborers and managers as fellow workers – as "us" (22)." As F. W. Taylor recognized, workers refused to cooperate with management to increase their own exploitation: "Our sabotage is nothing other than a refusal to give away our knowledge and experience (23)." Disobedience to an order of a manager or foreman "constitutes *refusal to work*, which is subject to disciplinary sanctions (24)."

Haraszti offered a historical vision of Eastern European workers' struggles to slow the pace: "The workers have always used moments of political tension to force down the norm – for

On peut aisément écarter l'essentiel de la critique de *Présence marxiste* du simple fait qu'elle émane d'un léniniste dogmatique. L'auteur de ce compte rendu faisait toutefois une observation particulièrement intéressante à propos de l'ambiguïté de la conception du travail dans *Ouvriers contre le travail* : « La thèse anti-révolutionnaire de Seidman (...) décrète que le socialisme est une impossibilité historique du fait qu'il s'appuie sur l'espoir utopique (au sens péjoratif) de la libération du travail. » Sans préjuger des possibilités futures de réalisation d'une quelconque utopie, toute utopie fournit cependant l'occasion aux historiens et aux chercheurs en sciences sociales de formuler des critiques de la société. Les appels à l'abolition du travail salarié, et non à la « libération du travail » comme le soutient *Présence marxiste*, offrent des perspectives qui permettent aux luttes contre le travail d'être découvertes et non simplement dénoncées.

L'écrivain prolétaire hongrois Miklós Haraszti a répondu de manière empirique tranchante aux critiques léninistes par la description de ses expériences à Budapest au début des années 1970 dans l'usine de tracteurs Etoile rouge où il travaillait aux pièces : « Un cancer, il convient de le soulager, non de l'extirper : voilà à peu près le langage que tiennent ces gens bien intentionnés, qui parlent d'augmenter les revenus des salariés ou d'enrichir leur rapport au travail, sans rien dire de l'absurdité inhumaine et sans recours du travail salarié (20). » « Le salaire aux pièces m'apparaît de plus en plus sous des traits humains : à travers lui se révèle l'esprit caractéristique des chefs (...) si je me montrais capable d'une productivité comparable [à la machine], je recevais un salaire pour chacun de mes gestes (21). ». Comme dans les pays capitalistes, les travailleurs hongrois disaient toujours « eux » lorsqu'ils parlaient des dirigeants de l'entreprise, jamais « nous », en dépit de l'incessante propagande « socialiste » qui assimilait travailleurs salariés et dirigeants (22). F. W. Taylor reconnaissait lui-même que les ouvriers refusaient de collaborer avec les dirigeants pour accroître leur propre exploitation. « Notre sabotage n'est rien d'autre que le refus de livrer nos informations ou notre expérience (23). » La désobéissance à un ordre d'un cadre ou d'un contremaître « c'est là un *refus de travail*, passible d'une sanction disciplinaire (24) ».

Haraszti offrait une vision historique des luttes ouvrières en Europe de l'Est pour ralentir les cadences : « (...) les ouvriers ont toujours utilisé les moments de tension et de rupture po-

(20) Miklós Haraszti, *A Worker in a Worker's State*, trans. Michael Wright (New York: Universe Books, 1978), 45. Italics in original.

(21) *Ibid.*, 40.

(22) *Ibid.*, 72.

(23) *Ibid.*, 133

(24) *Ibid.*, 103. Italics in original.

(20) Miklós Haraszti, *Salaire aux pièces. Ouvrier dans un pays de l'Est*, éditions du Seuil, 1976, p. 41. [Cet ouvrage a été traduit en français de l'original hongrois par Judit Svaradja et Joël Aizac. J'ai reproduit leur traduction, ce qui explique quelques divergences mineures par rapport au texte anglais (par exemple, « cancer » n'est pas en italiques en français) et les différences de pagination (NdT).]

(21) *Ibid.*, p. 35.

(22) *Ibid.*, p. 68.

(23) *Ibid.*, p. 131

(24) *Ibid.*, p. 99. En italiques dans la version française.

example in 1953 [workers' revolts in East Germany] or 1956 [the Hungarian Revolution]. On the other hand, the first step towards political stabilization has always been the re-establishment and the enforcement of the norm (25).” Haraszti was particularly interested in “the homer” (la perruque) as a prefiguration of the true socialist future. “Homers” were personal objects created from inexpensive raw materials on time “stolen” from normal wage-labor activity in the factory. “Making homers is the only work in the factory which stands apart from our incessant competition between each other. (26).” “Most friendships begin with the making of a joint homer (27).” Homers indicate that workers “would gladly manufacture, often collectively, things which were useful for the community; but they can only make what they want to make on their own, or at most with a few others.” (28). The author envisaged a new world in which workers would produce useful homers for other wage earners and make them “a thousand times more efficiently than today (29).”

(25) *Ibid.*, 131.

(26) *Ibid.*, 143.

(27) *Ibid.*, 144.

(28) *Ibid.*, 144.

(29) *Ibid.*, 145.

Haraszti's desire to see various forms of worker resistance to wage labor as anticipating a new society was seconded by academics and leftists. The American sociologist Michael Burawoy emphasized the consent that factory labor offered to managers and detected the possibility of a future based upon “collective self-management (30).” The Italian theorist Antonio Negri explained that Italian “workerism” (*operaismo*) was an anti-individual and pro-collective phenomena (31). Advanced capitalism, which was a result of an everlasting class struggle, had created a truly *social* worker who wants to control the labor process for the benefit of the community (32). Negri predicted that the transition from the obligation to work to the obligation not to work would be violent (33).

(30) Michael Burawoy, *The Politics of Production: Factory Regimes Under Capitalism and Socialism* (London: Verso, 1985).

(31) Antonio Negri, *The Politics of Subversion: A Manifesto for the Twenty-First Century*, trans. James Newall (Cambridge: Polity Press, 1989), 9.

(32) *Ibid.*, 85.

(33) *Ibid.*, 217.

(34) Simon Pirani, *The Russian Revolution in Retreat, 1920-1924: Soviet Workers and the new Communist Elite* (London and New York: Routledge, 2008), 2.

litiques pour se débarrasser de la norme, par exemple en 1953 [*révoltes ouvrières en Allemagne de l'Est**] ou en 1956 [*révolution hongroise**]. A l'inverse, le premier pas vers la stabilisation politique a toujours été de rétablir et de renforcer la norme (25). » Haraszti s'est particulièrement intéressé à la pratique de la perruque comme préfiguration du futur socialiste. La perruque consiste à fabriquer des objets personnels à partir de matériaux bruts sans grande valeur sur le temps « volé » à l'activité salariée dans l'usine. « Le travail en perruque est le seul travail, dans l'usine, qui échappe à l'incessante concurrence qui nous oppose les uns aux autres (26). » « (...) la plupart des amitiés naissent d'une perruque faite en commun (27). » La perruque montre que les travailleurs « fabriqueraient volontiers des choses utiles à la communauté, en association avec leurs camarades, mais ils ne peuvent produire ce qu'ils désirent que seuls, ou au mieux avec la collaboration d'un tout petit nombre (28) ». L'auteur envisageait un monde nouveau dans lequel les travailleurs fabriqueraient des objets perruqués utiles pour d'autres salariés et les produiraient « de façon mille fois plus efficace que tout ce qui est produit aujourd'hui (29) ».

* Voir Cajo Brendel, *L'Insurrection ouvrière en Allemagne de l'Est, juin 1953. Lutte de classe contre le bolchevisme*, Echanges et mouvement, s.d.

* La révolution hongroise s'est déroulée du 23 octobre au 4 décembre 1956. Il existe de nombreux ouvrages en français sur cette période.

(25) Miklós Haraszti, *Salaire aux pièces*, op. cit., p. 129.

(26) *Ibid.*, p. 142

(27) *Ibid.*, p. 142

(28) *Ibid.*, p. 143

(29) *Ibid.*, p. 144

Cette volonté d'Haraszti de voir dans les diverses formes de résistance au travail salarié l'anticipation d'une société nouvelle a été reprise par certains intellectuels et gauchistes. Le sociologue américain Michael Burawoy a souligné le consensus que le travail en usine offrait aux dirigeants et envisagé la possibilité d'un avenir fondé sur « l'autogestion collective (30) ». Le théoricien italien Antonio Negri a expliqué que « l'ouvriérisme » (*operaismo*) était un phénomène anti-individuel et pro-collectif (31) ; le capitalisme avancé, qui résulte d'une lutte de classes sans rémission, aurait engendré un véritable travailleur *social* qui aspirerait à contrôler le processus du travail pour le bénéfice de la collectivité (32). Negri prédisait que la transition de l'obligation de travailler à l'obligation de ne pas travailler serait violente (33).

(30) Michael Burawoy, *The Politics of Production: Factory Regimes Under Capitalism and Socialism*, Verso Books, 1985.

(31) Antonio Negri, *The Politics of Subversion: A Manifesto for the Twenty-First Century*, traduction de James Newall, Polity Press, 1989, p. 9. [*Je ne suis pas parvenu à retrouver la citation en français ; elle est ici traduite de l'anglais (NdT.)*]

(32) *Ibid.*, p. 85.

(33) *Ibid.*, p. 217.

(34) Simon Pirani, *The Russian Revolution in Retreat, 1920-1924: Soviet Workers and the new Communist Elite*, Routledge, 2008, p. 2.

C'est justement le contraire qui semble s'être passé en Union soviétique. Un ouvrage récent avançait la thèse selon laquelle c'était le besoin et la volonté de discipliner les ouvriers qui étaient en partie responsables du style de direction de haut en bas des chefs communistes dans l'Union soviétique du début des années 1920 (34). L'absentéisme, la rotation des effectifs et le vol, ce dernier étant une forme urbanisée du braconnage, obligèrent les bolcheviks à rejeter la démocratie participative sur les lieux de travail et à re-

(35) *Ibid.*, 7-8, 26-28, 91, 177, 181.

(36) *Ibid.*, 156-157.

(37) *Ibid.*, 112, 139, 145, 209, 235.

(38) Filtzer, « Labor Discipline, » 10-27.

(39) Jacques Wajnsztein, « Et le navire va, » *Temps critiques*, n° 6-7 (Fall, 1993), 15-16.

(40) Guigou, *Mai 1968*, 159. Cf. Alf Lüdtke, *The History of Everyday Life: Reconstructing Historical Experiences and Ways of Life* (Princeton: Princeton University Press, 1995), 14.

and to become increasingly coercive (35). As had the CNT and UGT [Unión General de Trabajadores] in Barcelona, the official trade unions in Moscow helped to limit strikes and other unauthorized work stoppages (36). The Russian workers grudgingly accepted their lack of political influence in return for an improving standard of living, particularly increased food supplies, the eight-hour day, and the celebration of traditional religious holidays (37). In other words, to some degree the Bolsheviks had created a “workers’ state” in which wage earners did have certain significant rights, which often included the de facto entitlements to set their own pace, enter or leave the workplace at will, negotiate their pay, pilfer state property, and not be dismissed (38).

Rethinking the collective interpretation of resistance against work occurred during the last decade of the twentieth century. During this period, it became clear to some analysts that capitalism tended to destroy work-based solidarities and had rendered the wage earner a consumerist individual in a capitalist society (39). Starting with the individual – usually a major methodological *faux pas* for many sociologists, anthropologists, and historians – renders the nature of solidarity problematic and demands a rethinking of the Marxist view of the worker and the working class (40). From this perspective, resistance to work reflects deeply rooted worker individualism as much as class solidarity. Since the most influential modern utopias are intrinsically collective, the individualistic approach will, in large part, negate the original utopian perspective which revealed resistance to work. The focus on the singular will further fragment the concept of class.

The libertarian and Marxist interest in *WaW* reflected a desire of those on the extreme left to defend but also to revise and revise their theories. Unlike earlier generations of leftists who assumed that workers would labor for the revolution, many of their present-day heirs realize that the most difficult problem may not be the overthrow of the bourgeoisie but rather making wage earners labor for the cause. These leftists accepted much more readily than a good number of academics the argument of *WaW* that the workers’ movement

courir de plus en plus à la contrainte (35). Tout comme la CNT et l’UGT [Unión General de Trabajadores] à Barcelone, les syndicats officiels à Moscou aidèrent à limiter les grèves et autres arrêts de travail non autorisés (36). Les ouvriers russes acceptèrent à contrecœur leur absence d’influence politique en échange d’un meilleur niveau de vie, en particulier un meilleur ravitaillement alimentaire, la journée de huit heures et des jours fériés correspondant aux fêtes religieuses traditionnelles (37). En d’autres termes, les bolcheviks ont créé en quelque sorte un « Etat ouvrier » où les salariés avaient des droits importants, incluant souvent de facto de régler leur propre rythme de travail, d’entrer sur le lieu de travail ou d’en sortir à leur gré, de négocier la paye, de chaparder les biens de l’Etat et de ne pas être licencié (38).

Une réévaluation de l’interprétation sous un angle collectif de la résistance contre le travail est apparue au cours de la dernière décennie du xx^e siècle. Durant cette période, certains analystes se sont clairement aperçu que le capitalisme tendait à détruire les solidarités fondées sur le travail et avait fait du salarié un consommateur privé dans une société capitaliste (39). Partir de l’individu, ce qui est généralement considéré comme un faux pas méthodologique par de nombreux sociologues, anthropologues et historiens, amène à s’interroger sur la nature des solidarités et exige de reconsidérer les conceptions marxistes du travailleur et de la classe ouvrière (40). De ce point de vue, la résistance au travail reflète l’individualisme profondément enraciné des ouvriers aussi bien que leur solidarité de classe. Compte tenu que les utopies modernes les plus influentes sont intrinsèquement collectives, l’approche centrée sur l’individu s’oppose, en grande partie, à la perspective utopique originale qui a révélé les résistances au travail. L’importance accordée au particulier fait un peu plus éclater le concept de classe.

L’intérêt des libertaires et des marxistes pour *Ouvriers contre le travail* manifeste le désir des militants d’extrême gauche de défendre, mais aussi de revivifier et réviser leurs théories. Contrairement aux générations précédentes de gauchistes qui assuraient que les ouvriers travailleraient pour la révolution, leurs héritiers d’aujourd’hui sont nombreux à constater que le problème le plus difficile ne sera pas tant de renverser la bourgeoisie que de mettre les salariés au travail pour la cause. Ces gauchistes ont accepté de meilleur gré que bon nombre d’universitaires les argu-

(35) *Ibid.*, p. 7-8, 26-28, 91, 177 et 181.

(36) *Ibid.*, p. 156-157.

(37) *Ibid.*, p. 112, 139, 145, 209 et 235.

(38) Donald Filtzer, « Labor Discipline, » *op.cit.*, p. 10-27.

(39) Jacques Wajnsztein, « Et le navire va », *Temps critiques* n° 6/7 (automne 1993), p. 15-18.

(40) Jacques Guigou et Jacques Wajnsztein, *Mai 1968 et le mai rampant italien, op. cit.*, p. 159. Voir Alf Lüdtke, *The History of Everyday Life : Reconstructing Historical Experiences and Ways of Life*, Princeton, New Jersey, 1995, p. 14. [Le texte allemand est paru aux éditions Campus, Francfort/New York en 1989 sous le titre *Alltagsgeschichte ; traduction française : Histoire du quotidien, Editions de la Maison des sciences de l’homme, 1994. Je n’ai pas pu y avoir accès, c’est pourquoi j’ai laissé les références en anglais (NdT)].*

was often a rank-and-file effort to limit exposure to the workplace and to avoid worktime. New elements of the radical left appreciated of *WaW*'s questioning of the productivism of both the capitalist and the anarchist/Marxist traditions. They also agreed with *WaW*'s conclusion that the continuation of wage labor would likely guarantee the social necessity – during and even after the revolution – of a repressive state to keep workers working.

The strange history of *Workers against Work* demonstrates the vicissitudes of intellectual production and reception. A work ambivalently received in the American academy in 1990 found more enthusiastic audiences on foreign soils a generation later. Labor history returned to its early nineteenth-century and non-academic roots among “utopian” and “scientific” theorists of the working class. This personal bit of historiography may suggest to students – especially graduate students in the humanities and social sciences – that a book is like a child. Its author can conceive it, but once in this world it has its own life which is independent from its progenitor and completely unpredictable. The checkered course of *WaW* might encourage them to write their own volumes to experience their painful and pleasurable paths. I hope it is the latter.

June, 2011

ments d'*Ouvriers contre le travail* selon lesquels le mouvement ouvrier fut souvent un effort de la base pour éviter le lieu de travail et échapper au temps du travail. De nouveaux éléments de la gauche radicale ont apprécié la remise en question du productivisme à la fois des traditions capitaliste et anarchiste ou marxiste. Ils ont aussi accueilli favorablement la conclusion d'*Ouvriers contre le travail* selon laquelle la prolongation du travail salarié servirait probablement de caution au besoin pour la société d'un Etat répressif afin de maintenir les travailleurs au travail pendant, et peut-être même après, la révolution.

L'étrange histoire d'*Ouvriers contre le travail* démontre les vicissitudes d'une œuvre intellectuelle et de sa réception. Un ouvrage reçu avec ambivalence par le milieu universitaire américain en 1990 a trouvé une audience plus enthousiaste en terre étrangère une génération plus tard. L'histoire du travail est retournée à ses racines non académiques du début du XIX^e siècle présentes chez les théoriciens « utopiques » et « scientifiques » de la classe ouvrière. Ce fragment personnel d'historiographie persuadera sans doute les étudiants, principalement ceux du troisième cycle en sciences humaines et sociales, qu'un livre est comme un enfant : son auteur peut le concevoir, mais une fois venu au monde il vit sa propre vie totalement imprévisible, indépendamment de son géniteur. Le parcours d'*Ouvriers contre le travail* relaté ici devrait les encourager à rédiger leurs propres œuvres et éprouver ainsi les peines et les plaisirs par lesquels on passe. Je leur souhaite surtout du plaisir.

Juin 2011

Publications of / publications de Michael Seidman

A. Books / Livres

The Victorious Counterrevolution: The Nationalist Effort in the Spanish Civil War, (University of Wisconsin Press, 2011), 352 pages; Spanish-language edition by Alianza Editorial, forthcoming, 2012.

The Imaginary Revolution: Parisian Students and Workers in 1968, (Berghahn Books, Oxford and New York, 2004, paperback and hardback, 310 pages). Selected as a 2005 Choice Outstanding Academic Title. Reprinted in 2006.

Republic of Egos: A Social History of the Spanish Civil War, (University of Wisconsin Press, Madison, 2002, paperback and hardback, 304 pages). Selected as a 2004 Choice Outstanding Academic Title. Spanish-language edition, *A Ras de suelo*, by Alianza Editorial (2003).

Workers against Work: Labor in Paris and Barcelona during the Popular Fronts (1936-38), (University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1991, 399 pages). Electronic publication (1999) www.ucpress.edu. Japanese translation, including a new preface, by Ōsaka Keizai Hōka University Press, 1998. Paperback edition (Insubordinate Publications, Baltimore, 2001). Partial and updated Greek translation, (Red Thread, Athens, 2006). Turkish translation, including a new preface, by Bogazici University Press, Istanbul, 2010. French translation (*Ouvriers contre le travail : Barcelone et Paris pendant les fronts populaires*, Editions Senonevero, Marseilles, 2010). German translation, including a new preface, by Verlag Graswurzelrevolution, forthcoming, 2011.

B. Edited Journal / Revue

Editor of a special issue of *Alcores: Revista de Historia Contemporánea*: “The Spanish Civil War from a Comparative Perspective,” no. 4, (2008), “Introducción,” 13-18 and “Las experiencias de los soldados en la Guerra Civil española,” 101-123.

C. Articles and book chapters / Articles et collaborations

“Protesting Individuals: The French Unemployed in the 1930s,” in *Unemployment and Protest: New Perspectives on Two Centuries of Contentment*, Matthias Reiss and Matt Perry, eds. (Oxford University Press, 2011), 223-244.

“Las guerras del amor; luchas parisinas (1962-1967),” Abel Rebollo et al, eds., *Días rebeldes* (Octaedro, Barcelona, 2009), pp. 271-273.

“Historiographie de mai 1968 en langue anglaise,” *Matériaux pour l’histoire de notre temps*, no. 94 (April-June, 2009), 3-9.

“The Soldiers’ Experiences in the Spanish Civil War,” in Martin Baumeister and Stefanie Schüler-Springorum, eds. “*If You Tolerate This...*”: *The Spanish Civil War*

in the Age of Total War (Campus Verlag, Frankfurt and New York, 2008), 186-207.

“Stanley Payne: An Intellectual Biography,” introduction to Brian Bunk, Sasha Pack, and Carl-Gustaf Scott, eds. *Nationalism and Conflict in Modern Spain: Essays in Honor of Stanley G. Payne* (University of Madison Parallel Press/George Mosse Foundation, 2008), xi-xviii.

“The Love Wars: Voices from France (1962-68),” *Modern and Contemporary France*, vol. <http://www.informaworld.com/smpp/title~content=t713437445~db=all~tab=issueslist~branches=16> - v16, 16 (May 2008), 125-141.

“Social History and Anti-Social History,” in *Common Knowledge*, vol. 13, no. 1 (Winter, 2007), 40-49.

and Anthony Oberschall, “Food Coercion in Revolution and Civil War: Who Wins and How They Do It,” in *Comparative Studies in Society and History*, vol. 47, no. 2 (April, 2005), 372-402.

“Making the French Unemployed Work, 1930-36,” *French History*, vol. 18 (June, 2004), 196-221.

“The Pre-May 1968 Sexual Revolution,” *Contemporary French Civilization*, vol. XXV, no. 1 (Winter/Spring, 2001), 20-41.

“The Libertarian Pre-Revolution of 1968,” (in Chinese) *China Scholarship*, vol. 1, no. 2 (2000).

“Agrarian Collectives in the Spanish Civil War,” *European History Quarterly*, vol. 30, no. 2 (April, 2000), 209-235.

“Quiet Fronts in the Spanish Civil War,” *The Historian*, vol. 61, no. 4 (Summer, 1999), 821-841. Electronic publication www.findarticles.com/cf

“Frentes en calma de la guerra civil,” *Historia Social*, no. 27, 1997, 37-59.

“Revolutionary Collectivism: Parisian Poster Art in 1968,” *Contemporary French Civilization* (Winter-Spring, 1996), 145-167.

“Individualisms in Madrid during the Spanish Civil War,” *Journal of Modern History* (March, 1996), 63-82.

“The Artist as Populist: Hemingway and the Spanish Civil War,” *Mediterranean Studies* (Kirksville, Missouri: Thomas Jefferson University Press, 1994), 157-164.

“Workers in a Repressive Society of Seductions: Parisian Metallurgists in May-June 1968,” *French Historical Studies* (Spring, 1993), 255-278.

“Women’s Subversive Individualism in Barcelona during the 1930s,” *International Review of Social History*, XXXVII, 1992, 161-176. Electronic publication (June, 1999) by Collective Action Notes www.geocities.com/CapitolHill/Lobby. French translation (2002): *L’Individualisme subversif des femmes à Barcelone*, années 1930 <http://mondialisme.org/spip.php?article62>, by the Cercle Social.

“Spanish Social Idealism: The Ideological Art of the Revolution in Barcelona, 1936-38,” in Richard W. Clement, Benjamin F. Taggie, and Robert G. Schwartz, eds., *Greece and the Mediterranean* (Thomas Jefferson University Press, Kirksville, Missouri, 1990), 113-127.

“The Unorwellian Barcelona,” *European History Quarterly* (March, 1990), 163-180.

“Hacia una historia de la resistencia proletaria al trabajo: Paris y Barcelona durante el Frente Popular y la Revolución española, 1936-38,” *Historia Social* (Winter, 1989), 33-59.

“Workers’ Rejection and Acceptance of Work in Paris and Barcelona during the Popular Fronts,” in Wolfgang Maderthaner and Helmut Gruber, eds. *Labor in Retreat* (Europverlag, Vienna, 1988), 305-324.

“Towards a History of Workers’ Resistance to Work: Paris and Barcelona during the French Popular Front and the Spanish Revolution,” *Journal of Contemporary History*, vol. 23, April, 1988, 193-219. Reissued in pamphlet form by News from Nowhere, London, September 1988. Partial Spanish translation in pamphlet form by *Etcétera* (Barcelona, February, 1998). Electronic publication in Fall, 1999, by Collective Action Notes Revised and translated into French in pamphlet form by Echanges (*Pour une histoire de la résistance ouvrière au travail. Paris et Barcelone pendant le Front populaire français et la révolution espagnole, 1936-1938*, Paris, 2001). Partial German translation by *Tranvía: Revue des Iberischen Halbinsel*, no. 61 (June, 2001), 17-23.

“La maternité du week-end,” *Temps Libre*, no. 7 (Spring, 1983), 107-111. Spanish translation by *Etcétera* (Barcelona, 2004).

“Work and Revolution: Workers’ Control in Barcelona in the Spanish Civil War, 1936-38,” *Journal of Contemporary History*, vol. 17 (July, 1982), 409-433.

“Trabajo y Revolución: El control de los trabajadores en Barcelona durante la guerra civil española, 1936-38,” *Areas: Revista de ciencias sociales*, vol 1, 1981, 65-87.

“The Birth of the Weekend and the Revolts against Work: The Workers of the Paris Region during the Popular Front (1936-38),” *French Historical Studies*, vol. XII (Fall, 1981), 249-276.

C. Articles accepted for publication / articles à paraître

“The Spanish Civil War: A Comparative Perspective,” in *Is Spain Different? A Comparative Perspective*, Nigel Townson, ed. (forthcoming in Sussex Academic Press, 2011).

“Workers’ Strikes in the Paris Region in 1968,” in *Strikes and Social Conflicts*.